

BULLETIN  
AUGUSTE-COMTE

## COMITÉ DE RÉDACTION :

Georges DEHERME  
DIRECTEUR

Alfred DUBUISSON  
ADMINISTRATEUR

Julien PEYROULX  
SECRETARE

## SOMMAIRE :

	Pages.
<b>Le Positivisme actuel</b> : L'action positiviste .....	225
<b>Auguste Comte</b> : Sur Molière .....	230
<b>Diffusion, infiltration du positivisme</b> : Émile Boutroux et A. Comte. — La biologie d'après Auguste Comte. — A. Comte et la psychologie. — La naissance d'un culte. — Utopie positive. — L'art pour l'art.....	231
<b>Controverses et disputes</b> : « Auguste Comte n'est pas durkheimien ». — Le nom qu'on tait. — Journaux perliers.....	247
<b>Le mouvement positiviste</b> : Appel aux positivistes. — États-Unis.....	249
<b>Bibliographie positiviste</b> : I. Ouvrages positivistes ou intéressant directement le positivisme. — II. Ouvrages de critique ou de culture générale. — III. Périodiques.....	252
<b>Les Livres qui font penser</b> : Pensées et souvenirs du prince von Bismarck ...	254
<b>L'intermédiaire</b> .....	256

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

16, RUE SAINT-SÉVERIN, 16

PARIS (V<sup>e</sup>)

Le régime matérialiste de la prétendue propriété littéraire a généralisé la simonie, la prostitution de l'esprit. En asservissant l'intelligence à l'argent et au nombre, ce régime a été un des facteurs de notre anarchie mentale et morale.

Parce qu'il se propose la régénération des opinions et des mœurs, le *Groupe Auguste-Comte* ne connaît donc pas les « droits d'auteur », non plus qu'aucun autre « droit », hormis celui de faire son devoir. *En conséquence il autorise sans condition, il sollicite même la reproduction de tout ce qu'il publiera.*

---

## A NOS LECTEURS, A NOS COLLABORATEURS

---

La rédaction d'un Bulletin documentaire devant être objective, impersonnelle, nous prions nos collaborateurs, qui sont tous nos lecteurs, de s'abstenir de littérature, en résumant le plus possible les notes qu'ils veulent bien nous transmettre.

Nous espérons qu'ils ne se froisseront pas quand nous procéderons nous-mêmes à cette condensation nécessaire. Comme lecteurs, comme positivistes, ils trouveront une ample compensation au petit sacrifice d'auteur que nous leur demandons de consentir.

---

## BULLETIN AUGUSTE-COMTE

---

Notre entreprise et les circonstances n'exigeant point une publication régulièrement périodique de notre Bulletin, nous fixons le prix de l'abonnement non plus à l'année mais par série de 10 n<sup>os</sup> se composant d'au moins 320 pages.

ABONNEMENT A LA SÉRIE DE DIX NUMÉROS .....	15 fr.
UNION POSTALE.....	20 —
Le Numéro, sur demande ou à notre librairie franco....	2 —

## LE POSITIVISME ACTUEL

---

### L'ACTION POSITIVISTE.

Notre effroyable décomposition sociale dans le Grand Chaos mondial ne saurait laisser les positivistes impassibles. Pour eux, il ne suffit point de voir, de prévoir, il faut agir.

En quel sens? Comment? — Là encore, ce sont les rayons lumineux projetés par le génie de Comte qui nous guident.

Sans doute, notre maître avait prisé trop haut l'intelligence humaine. Il n'avait pas compté assez avec ce qui représentait le mieux, pour Renan, l'idée de l'infini : La Bêtise. Cette Bêtise au front de taureau sur laquelle mise, comme il vient de le déclarer, cet excellent Lénine-Ubu, tsar de la faim par la grâce sanglante de l'assassinat.

A. Comte n'avait pas à envisager l'in vraisemblable régression qui, en s'accélégrant de plus en plus, se caractérise surtout par la dissolution des mœurs, l'unique recours à la coercition et à la violence, la bestialité, la domination oppressive croissante des forces matérielles, absorbant, corrompant, annihilant toute spiritualité... Et, disons-le aussi, puisque nous vivons au grand jour, le fondateur du positivisme pouvait espérer que ses disciples seraient plus compréhensifs, plus fervents.

Néanmoins, c'est notre doctrine — telle est la vertu de son relativisme humain — qui nous fournit les plus sûres directions que réclame notre anxiété.

D'abord agir. Avec une foi intrépide.

« Si, pour tous les phénomènes, dit A. Comte, l'ordre naturel est immuable dans ses dispositions principales, pour tous aussi, sauf ceux du ciel, ses dispositions sont d'autant plus modifiables qu'il s'agit d'effets plus compliqués... Il est donc évident que, loin de nous inviter à la torpeur, le dogme positiviste nous pousse à l'activité, surtout sociale, beaucoup plus que ne le comporta jamais le dogme théologiste. Dissipant tout vain scrupule et tout recours chimérique, il ne nous détourne d'intervenir qu'en cas d'impossibilité constatée. »

\*

En discriminant dans la sociologie qu'il a fondée le statique du cinématique, Comte a donné la théorie de l'ordre et du progrès. Nous savons ainsi où et quand notre action est efficace, où elle est vaine et même nocive. Nous savons où nous pouvons porter nos efforts. Ainsi, nous sommes préservés de l'intoxication des idéologies délétères. Nous ne pouvons plus confondre ce qui est du temporel avec ce qui est du spirituel. Aucun positiviste ne s'est laissé égarer par la funeste confusion de W. Wilson, nul n'a eu la niaiserie de supposer que la paix de l'Europe pût être établie par une assemblée de légistes éloquents.

Le positivisme est à l'opposé du quiétisme mystique et du fatalisme musulman. Mais s'il nous prescrit le devoir d'agir, par là même il nous détourne des agitations désordonnées. Il nous préserve de prendre nos rêves et nos désirs pour des faits et des opinions, de vaniteux accès de logorrhée pour de l'apostolat, les discussions pour des décisions, le bruit pour du travail, un manège de chevaux de bois — même avec la grosse caisse — pour une cavalcade de paladins à la conquête de l'idéal.

Quelque sceptique dira peut-être, en ricanant : « l'agitation, c'est l'action des autres ». Non pas. Le positivisme nous munit d'un critérium. On reconnaît l'agitation à ceci surtout qu'elle affecte volontiers le mépris du théorique. Tous nos « gens pratiques » sont des agités délirants. Ils subordonnent essentiellement les fins aux moyens, lesquels sont des succès personnels ou de coterie. A le bien juger, au fond, rien de plus chimériques que ces soi-disant réalistes. Seulement, leur chimère est basse, elle ne se rapporte qu'au fantôme fugace de leur être, une pauvre chose qui, dans un instant, aura passé, ne laissant que des cendres et du désordre.

Malheureusement, ceux qui ne sont pas d'une nature exceptionnellement haute, à la fois par le cerveau et par le cœur, ou qu'une foi n'élève point au-dessus d'eux-mêmes, ne sauraient résister à la tentation du succès à tout prix. Elle est trop impérieuse pour eux. Elle les entraîne. Que de beaux talents se sont avilis ainsi ! Que d'âmes irradiant déjà les rayons de leurs naissances s'éteignent ensuite !...

Nous subissons le plus corrupteur des régimes, celui de l'ochloploutocratie. Issu de l'individualisme, ce régime exalte

l'individualisme, il le contraint à s'exalter. Or les satisfactions égotistes ne s'obtiennent qu'en courtisant le nombre et en se prostituant à l'argent. L'attitude de l'héroïsme continu, qui ne fléchit pas, est surhumaine. Pour la plupart des hommes de ce temps, il n'est que le succès immédiat qui vaille.

Aussi, toute volonté d'action se résout-elle en agitation démagogique ou en trafics d'argent et de places. Nous pourrions en citer maints exemples. Tel groupement qui s'était constitué pour combattre directement la démocratie et la ploutocratie sous toutes ses formes a eu bientôt besoin de partisans fanatisés, de lecteurs pour son journal, d'argent pour un personnel de plus en plus avide. Et, peu à peu, de concessions en compromis, pour maintenir son apparence, ce parti cède sur tout... Il n'est plus que son propre objet. Rien de plus triste qu'une telle déchéance! Elle décourage, elle propage le scepticisme, elle déprave l'opinion publique.

On échoue nécessairement quand on vise un but général, social, en lui subordonnant les agents et les procédés. Ce fut le cas de cette *Ligue de l'Ordre* que nous avions projetée pendant la guerre, au moment le plus propice, quand la préoccupation du salut public devait être exclusive. Il nous eût été facile de *réussir*, entendons de lancer un puissant journal, de réunir de nombreux adhérents, — à la condition toutefois d'entrer dans les écuries d'Augias, non pour les nettoyer, ce que nous voulions, mais pour *en* remettre. Nous nous y sommes refusé! Un positiviste préfère de tels échecs au triomphe provisoire des agitations anarchiques.

En 1887, le jeune prince de Prusse qui devait devenir le kaiser de la guerre, afin de se rendre populaire en faisant des avances à la social-démocratie, manifesta l'intention de créer une *Mission à l'intérieur*. A cette occasion, le prince von Bismarck lui écrivit un « exposé » qui contient des leçons de politique positive dont la meilleure est peut-être celle-ci : « Toutes les ligues où l'admission et l'activité des membres en particulier ne dépendent que d'eux-mêmes, de leur bon plaisir et de leurs opinions particulières sont d'excellents instruments pour *attaquer* et *détruire* l'ordre établi, mais non pour construire et conserver. Un examen comparatif des résultats obtenus par l'activité conservatrice ou révolution-

naire de ces associations suffit pour donner la preuve de cette triste vérité (1). »

Vraiment, on croirait que Bismarck s'inspire là des considérations de Comte sur les pouvoirs locaux et le pouvoir central.

Seulement, Comte va beaucoup plus loin. S'il nous avertit de l'inanité actuelle de toute entreprise de reconstruction uniquement temporelle, il nous presse de poursuivre l'œuvre de rénovation intellectuelle et morale dont il a posé les bases, indiqué les méthodes et déterminé l'objet.

« Aucune institution finale, écrit-il, ne saurait surgir tant que persistera l'anarchie actuelle des opinions et des mœurs. Jusqu'à ce que de fortes convictions et des habitudes systématiques aient librement prévalu envers tous les cas essentiels de la vie sociale, il n'y aura de véritable avenir que pour les diverses mesures propres à faciliter cette reconstruction fondamentale. Toutes les autres tentatives resteront nécessairement éphémères comme l'expérience l'a déjà tant confirmé, malgré le vain espoir de leurs auteurs, même appuyé d'un premier entraînement populaire. »

Notre tâche est donc tracée. C'est celle que nous avons assumée ici. Elle est austère : sans profit, sans gloriole, sans même ces petites satisfactions de vanité courantes, par quoi tant de petits et même de grands hommes d'un jour se laissent séduire. Elle est toute en profondeur. Les résultats sont invisibles comme une lente germination. Elle n'en est pas moins capitale. De son accomplissement dépend le sort de la civilisation occidentale.

Le catholicisme s'épuise rapidement. Il ne fait plus que des conquêtes littéraires ou de circonstance. Et, quoiqu'il faille le déplorer, parce que sa caducité est prématurée, on ne peut le ranimer. Le positivisme spontané a trop pénétré les esprits pour qu'une reviviscence complète d'un théologisme quelconque soit possible. Pour notre part, nous le regrettons d'autant plus que le positivisme systématique, par la faute de disciples insuffisants, est en retard. Il menace d'avorter. C'est là qu'est le nœud du drame que nous vivons présentement.

A. Comte nous a montré que la systématisation des idées précède celle des sentiments et des actes. A cet égard, chez

(1) *Pensées et Souvenirs* du prince von BISMARCK, t. III, p. 28.

nos confrères, il y a encore beaucoup de nuées épaisses à dissiper. La plus dangereuse est celle qui leur cèle ou leur déforme les événements, le temps, les situations. Elle les porte à faire de l'œuvre de Comte un Coran qu'on récite à la lettre sans en avoir pénétré l'esprit, ou à la dénaturer sous le ridicule prétexte de l'étendre, ou encore à la tronquer en vue de la mettre à la mode annuelle des laboratoires et des salons académiques.

Il n'est que de chercher à comprendre la synthèse totale, dans son esprit, en tenant compte seulement des applications en rapport avec les modifications, surtout régressives, qui se sont produites dans l'évolution sociale depuis soixante ans.

Nous n'avons donc pas à faire de prosélytisme à la manière des sectes et des partis pour qui la quantité qui applaudit, qui paye et qui vote seule importe. Le positivisme est dans sa phase héroïque, celle de la gestation. Il lui faut d'abord des adeptes de direction et d'action, — une tête. C'est la qualité intellectuelle et morale qu'il doit acquérir. Le reste viendra par surcroît. Trop et trop tôt, d'ailleurs. Les « sots amis » du fabuliste ont déjà fait beaucoup de mal à notre doctrine. Et le bavardage, avec lequel ils s'étourdissent, n'attire que leurs pareils.

« Il y aurait une évidente contradiction, dit Comte, à concevoir des principes moraux et politiques comme investis d'un haut ascendant social, tandis que ceux qui les posent ou les enseignent seraient dépourvus de toute autorité spirituelle. »

Or, cette rare élite étant d'intelligence active ne se ralliera que par l'étude, sa propre méditation, la communication directe avec Comte. C'est pourquoi notre librairie, notre bibliothèque sont les meilleurs éléments d'une action positive efficace. Tout vrai positiviste doit s'intéresser et participer à une tentative qui se propose de former une équipe nouvelle d'organiseurs de l'esprit public. La foi positiviste ne s'exprime point par de puériles prédications, le cabotinage de tribune ou la dévotion égoïste ; mais par l'activité opportune et le dévouement social.

La régénération des opinions et des mœurs ne saurait être préparée et conduite que par les intelligences les plus rayonnantes et les cœurs les plus ardents.

Georges DEHERME.

## AUGUSTE COMTE

---

### SUR MOLIÈRE.

Le troisième anniversaire de la naissance de Molière vient d'être célébré. Bien que le cabotinage y ait eu une plus grande part que la philosophie et même l'art, nous devons rappeler ce que pensait Comte du « grand Molière ».

D'abord, il l'a inscrit dans le vingt et unième jour et troisième dimanche du dixième mois de l'année, consacré au drame moderne, et qui porte le nom de Shakespeare dans le calendrier positiviste. Puis, il a placé l'œuvre complète de Molière dans la Bibliothèque positiviste.

Enfin, voici son appréciation qui vaut plus et mieux que l'apothéose théâtrale de ces temps derniers :

« L'essor décisif de la poésie historique fut ainsi réservé naturellement au grand Corneille qui, dans une incomparable série de drames, retraça dignement toutes les phases essentielles de la civilisation romaine, mieux idéalisable alors qu'aucune autre. Après une telle représentation du passé, la vie privée pouvait seule fournir au mouvement moderne une suffisante manifestation de son caractère critique et de sa tendance organique. Cette double appréciation ressortit spontanément de *l'incomparable ensemble des tableaux de Molière*, qui sut également flétrir les classes rétrogrades et corriger les éléments progressifs. Sentant la vraie nature, plus intellectuelle que sociale, de la révolution occidentale, il s'efforça, sous l'impulsion cartésienne, de discréditer les métaphysiciens et de rectifier les médecins, dont l'attitude devenait vicieuse à mesure qu'ils perdaient la présidence scientifique. »

(*Système de Politique positive*, III, 570-571).

A la page suivante, Comte ajoute que « le meilleur titre de Louis XIV », ce fut « la noble protection qu'il accorda toujours à Molière ».

---

## DIFFUSION, INFILTRATION DU POSITIVISME

---

EMILE BOUTROUX ET A. COMTE.

Émile Boutroux, qui vient de mourir, était un excellent professeur d'histoire de la philosophie. Son étude sur Pascal, notamment, restera. Mais son œuvre proprement philosophique est courte. Elle tient en trois petits ouvrages : *De la contingence des lois de la nature*, *De l'idée de loi naturelle* et *Science et religion*.

Il s'est beaucoup inspiré de Comte et, ce qui fait honneur à cet universitaire, il ne s'en est pas défendu. En 1907, il écrivait :

« Ces dernières années ont vu reflourir la gloire d'A. Comte. Il a suffi, pour que ce philosophe prît définitivement son rang parmi les maîtres de l'Humanité, qu'on s'affranchît des jugements tout faits de ses panégyristes et de ses détracteurs, et qu'on le lût. Sa pensée, prise à la source, était bien plus riche et féconde que les formules où l'on croyait la capter. »

Émile Boutroux a été plus loin. Dans son dernier livre, *Science et religion*, il consacre tout un chapitre à « Auguste Comte et la religion de l'Humanité ». Car il a étudié et médité le positivisme. Cette probité intellectuelle est assez rare — surtout dans le milieu universitaire, en ce qui concerne le positivisme — pour que nous la signalions particulièrement.

Malheureusement, il commence par restreindre le positivisme. C'est le procédé habituel. Il n'est pas digne d'un Boutroux ; mais, sans cela, il eût dû s'avouer positiviste. « Utilité et réalité, écrit-il (p. 41), ces deux mots épuisent le contenu du terme « positif ». Et ce n'est pas exact. Comte l'élargit beaucoup plus pour y faire entrer : « certain, précis, organique, relatif et même sympathique ». Il va de soi, au surplus, que « positif » s'oppose à « négatif ».

Par contre, rien de plus clair, de plus loyal que l'exposé

qui suit, en quarante pages, de la philosophie, de la politique et surtout de la religion positives.

Dans une brève conclusion, M. Boutroux a résumé ses objections au positivisme. Une intelligence aussi nourrie, aussi sérieuse ne pouvait reprendre à son compte les sornettes qui ont cours dans l'Université, les salons et la presse. Aussi, en réduisant le positivisme jusqu'à le déformer, n'a-t-il trouvé que ceci :

1° Dans le positivisme, la science et la religion sont à l'étroit, comprimées par l'utile et le réel.

— Or, nous l'avons déjà dit, et M. Boutroux lui-même l'a montré dans son exposé, l'utile et le réel n'expriment point tout le contenu du positivisme. Pour la science, le service de l'Humanité doit s'élargir de plus en plus ; pour la religion, le culte doit toujours se purifier, s'élever. Même si ce développement indéfini n'était point expressément indiqué par Comte, il n'y a rien, dans la synthèse relativiste, qui en interdise l'espérance.

2° « L'Humanité est une notion ambiguë », l'homme cherche à se surpasser. C'est sa noblesse. « L'homme, disait Pascal, passe infiniment l'homme. »

— En quoi le positivisme retient-il l'homme de se perfectionner et de s'élever ? C'est le but que Comte nous donne, le seul que sa conception même de l'Humanité puisse fixer. Au demeurant, il présente une image de l'homme idéal qui dépasse celle que les mystiques se font de Dieu. Par exemple, l'utopie de la Vierge-Mère.

Et c'est tout. Et Boutroux n'a rien trouvé de plus à objecter au positivisme, et il ne l'a trouvé qu'en tronquant le sens du « positif ». C'est peu, et combien faible !

La mort de ce probe penseur n'en reste pas moins une perte pour la pensée française. Si la presse ne lui a pas accordé le même retentissement qu'aux exploits de Landru, elle a eu le tact de déplorer une telle perte.

Dans le *Journal des Débats* (9 déc.), M. Jean Bourdeau a fort bien résumé la doctrine de Boutroux. Nous citons d'autant plus volontiers la meilleure partie de cette étude qu'elle souligne tout ce qu'il y avait de comtiste dans la pensée de Boutroux, — en nous le donnant, d'ailleurs, comme une réfutation :

« Selon Auguste Comte, l'humanité, dans sa marche ascendante, a parcouru trois stades : l'âge théologique, l'âge métaphysique, l'âge scientifique appelé à supplanter les deux autres. Les progrès géants de la science ont rejeté dans l'ombre le flux et le reflux des philosophies. La science est devenue l'idole des temps nouveaux. Elle prétend englober toutes les activités de l'esprit, imposer l'exactitude de ses méthodes, sa discipline inexorable à tous les domaines, l'histoire, la politique, la morale, la religion, la philosophie même. La science observe, classe les faits, cherche les caractères communs invariables, qui les relie, leur donne le nom de lois, en tire des prévisions qui se réalisent nécessairement.

« M. Boutroux est bien loin de se ranger parmi les détracteurs de la science. Il estime seulement que son domaine n'est pas universel. Sa critique porte tout d'abord sur la portée et les limites du déterminisme scientifique, question capitale en philosophie, dont dépendent toutes les autres.

« La science est fondée sur le déterminisme le plus rigoureux, sur le principe de l'Universalité des lois de la nature. Elle n'admet point de contingence. Le hasard est un enchevêtrement de causes et d'effets non débrouillés. Il n'y a trace dans la nature, ni de cause première, ni de commencement absolu, ni de fin dernière. Ainsi se trouvent contredites les notions de finalité, de liberté, de responsabilité sur lesquelles reposent les croyances et l'ordre des sociétés. Positivistes et physiologistes ne voient dans les phénomènes psychologiques que de pures illusions : ils ramènent ces phénomènes à des combinaisons chimiques et physiques. Les faits qui semblent dépendre de la libre volonté de l'homme, les crimes et les suicides sont soumis à un cours régulier, que nous révèle la statistique. Les méthodes mathématiques finiront par s'appliquer aux actes humains de tout ordre, et restitueront toutes choses au mécanisme universel.

« M. Boutroux conteste cette conception des scientifiques. D'après lui, il y a contingence, et non nécessité, dans les lois de la nature. C'est le titre et le sujet de son premier livre qui eut un si grand retentissement.

« L'auteur constate tout d'abord que la science établit non une loi irréductible des êtres, mais plusieurs principes, plusieurs lois, quand on passe d'une science à une autre, et sur ce point M. Boutroux est en parfait accord avec Auguste Comte. Henri Poincaré, qu'une étroite parenté liait à M. Boutroux, fera la part de l'hypothèse et de la commodité du raisonnement dans les principes et les méthodes scientifiques. M. Boutroux va plus loin : à travers l'univers matériel, il croit possible de surprendre un manque de conti-

nuité, une part d'indétermination, l'intervention du hasard, des variations spontanées (Lamarck, de Vries); en un mot la chaîne des causes et des effets semble parfois se briser.

« Le déterminisme paraît décroître à mesure qu'on passe de la nature organique au monde vivant, du monde vivant au monde de la pensée. L'homme primitif, esclave de l'instinct, diffère de l'homme civilisé, éclairé par le conflit des motifs que multiplie l'éducation. Sans doute l'hérédité, le caractère, l'habitude, pèsent sur la volonté, mais, pour ce qui est de l'habitude, il peut y avoir spontanéité à l'origine. L'homme serait donc susceptible de rompre les anneaux de cette chaîne des destinées, forgée dans l'infini des temps passés, et dont le scientifique croit percevoir en nous le sourd grincement : l'homme peut, comme dans la tragédie grecque, lutter contre le destin, tenir l'univers en échec. Il corrige du moins les lois de la nature en les opposant les unes aux autres.

« M. Boutroux se refuse à voir dans le libre arbitre un préjugé nécessaire (Faguet), un mensonge vital (Vernon Lee). Cependant, contrairement à M. Boutroux, William James estime que la psychologie ne se peut fonder que sur le déterminisme intégral. La solution du problème du libre arbitre n'appartient, selon lui, qu'à la métaphysique. Disons, pour tout concilier, que la liberté est un mystère.

« La seconde critique que M. Boutroux adresse à la science, c'est le fait qu'elle ne remplit pas tout le domaine de la raison humaine. Une partie de la vie réelle lui échappe actuellement, et, ajoute M. Boutroux, lui échappera toujours.

« M. Boutroux s'appuie sur la distinction que fait Pascal entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse.

« La science mesure, pèse, dénombre : ses lois s'expriment en chiffres. Elle nous renseigne sur la quantité, mais elle nous laisse ignorer la qualité. Un appareil enregistreur des vibrations nerveuses nous renseignera-t-il sur le talent, le génie de l'artiste ? Jugeons-nous de la valeur d'un ouvrage au dénombrement de ses lecteurs ? Existe-t-il une balance pour peser l'acte vertueux ? La science n'est-elle pas impuissante à nous donner cette entente profonde et délicate de notre nature qui relève de l'esprit de finesse ?

« C'est encore à Pascal que se rattache la philosophie religieuse de M. Boutroux, à cette pensée : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. »

« La religiosité qu'il professe n'a aucun caractère confessionnel, il reconnaît la valeur psychologique des rites et des dogmes, considérés comme des symboles, ce qui élude la difficulté de concilier les dogmes et les données de la science.

« Le savant méprise le croyant. La science découvre des remèdes aux souffrances physiques, mais le calme, la sérénité d'esprit, les consolations, les espérances, l'esprit de dévouement et de sacrifice relèvent de la philosophie et du christianisme.

« La religion n'est pas seulement un cordial ou un opium, elle est un mobile d'action, un moyen de connaître, mais seulement pour celui que la foi illumine. Dans sa merveilleuse étude sur Pascal, M. Boutroux analyse longuement la vision du 23 novembre 1654, où Pascal se sentit en communion avec le divin. D'accord avec William James, M. Boutroux attribue une grande valeur à l'expérience religieuse, au mysticisme, suspect aux orthodoxes comme entaché d'hérésie et aux scientifiques qui le considèrent comme un cas pathologique ; mais quelle force ne donne-t-il pas à ceux qui en sont possédés ? Le mysticisme est un spécifique contre le dessèchement du cœur et l'ossification de l'esprit. »

Dans le *Petit Journal* (23 nov.), M. Georges Martin écrit de même :

« Par une sorte de paradoxe, c'est chez Auguste Comte, le créateur de la « philosophie positive », qu'Émile Boutroux est allé chercher le premier élément de sa démonstration. Auguste Comte avait classé les sciences par ordre de complication croissante. Il avait montré que les sciences plus simples concourent à la formation des sciences plus compliquées, mais qu'elles ne sauraient suffire à les achever. Boutroux insiste là-dessus. A ses yeux la mécanique n'est pas réductible à la mathématique et à la logique, ni la physique à la mécanique, ni la chimie à la physique, ni la biologie à la chimie, ni la psychologie à la biologie. Voilà la *discontinuité* introduite dans la science. Voilà l'unité de la science brisée.

« Affirmer qu'il n'y a pas une Science, mais des sciences, c'est affirmer que les phénomènes naturels ne sont pas soumis uniquement aux principes de stabilité qui les rendent intelligibles à l'entendement humain. « La stabilité, écrit Boutroux, ne règne pas sans partage. Au sein même de son empire apparent, on trouve, comme élément primitif, original, l'action d'un principe de changement absolu, de création proprement dite. » Telle est la doctrine de la *contingence*. »

Dans la *Revue bleue*, M. Paul Gaultier va plus loin : il salue Boutroux comme le « tombeur » de Comte :

« Aux environs de 1874, année où parut la thèse de M. Boutroux sur la *Contingence des lois de la nature*, le déterminisme régnait

en maître malgré les efforts de Renouvier, qui tâchait de « délier » le monde en réduisant les lois naturelles à de simples successions de phénomènes, et ceux de Lachelier qui tâchait de réintroduire la finalité dans notre conception du cosmos. Taine régnait en maître. La liberté était, avec la responsabilité, exclue des actes de l'homme : la croyance en elle taxée d'illusion ; la vertu et le vice assimilés à des produits comme le vitriol et le sucre. La science, sortie de ses limites, n'admettait aucun autre mode de connaissance que l'observation et l'expérience aidées du raisonnement. Elle se vantait, dans son vertige orgueilleux, d'avoir déchiffré l'énigme de l'univers en le réduisant au jeu des forces matérielles. Les lettres et l'art même, avec Zola, Manet et tant d'autres, étaient asservis à la matière, pour ne pas dire à ce que celle-ci présente de plus bas. Avec le spiritualisme, la conscience, l'âme et Dieu, il semblait que toute philosophie, autre qu'une vague synthèse scientifique à la mode d'Auguste Comte, eût fait son temps. »

Mais M. Paul Gaultier, d'habitude mieux renseigné, s'embrouille et il se méprend sur le positivisme qu'il confond avec le scientisme matérialiste. C'est à croire qu'il n'a même pas lu toute l'œuvre de Boutroux. En tout cas, il a passé la page (48-49) de *Science et religion* où est montrée la position du positivisme à ce sujet :

« Une comme besoin de l'esprit humain, la science est nécessairement multiple et diverse dans sa réalisation. Il n'y a pas, il ne saurait y avoir une chose une qu'on appellerait la Science. Il n'y a, il n'y aura jamais que des sciences, les six sciences fondamentales qu'a distinguées le *Cours de philosophie positive*.

« S'en remettre aux savants du soin de procurer l'unité intellectuelle de l'humanité est donc impossible. Ils ont, en tant que savants, des tendances contraires à cette fin supérieure. Ils affectent la spécialisation, morcellent la réalité, et s'ignorent ou se méprisent les uns les autres... »

«... Pour toutes ces raisons, la science, ou plutôt les sciences ne peuvent s'organiser par elles-mêmes : il faut que la pensée les ordonne du dehors.

« La synthèse immédiate et objective des sciences étant impossible, il reste à tenter une synthèse subjective, une synthèse opérée, non du point de vue des choses, mais du point de vue de l'homme, lequel, à l'aide des sciences, poursuit ses fins propres. Or la dernière des sciences constituées, celle-là même que vient de créer Aug. Comte, fournit, estime-t-il, les éléments de cette synthèse. »

Parlant d'une brochure d'un philosophe allemand, M. Étienne Gilson, dans la *Revue philosophique* de janvier-février (p. 140), écrit :

« Quant à la brochure de M. F. Pelikân, elle s'efforce d'expliquer historiquement pourquoi la notion de contingence est devenue dans la philosophie moderne, et spécialement en France, inséparable de la notion de liberté. On y trouvera notamment un bon exposé du point de vue de M. Boutroux. Il est regrettable qu'une méconnaissance complète de la pensée d'Auguste Comte ait conduit l'auteur à considérer le contingentisme français comme une réaction contre son positivisme, au lieu de voir dans l'univers hiérarchique et discontinu de Comte celui-là même dont M. Boutroux a pu soutenir qu'il impliquait la contingence. »

Dans l'*Action française* du 29 novembre, c'est M. Charles Maurras qui écrit :

« De ceux qui présidèrent à ce qu'on appelait il y a trente ans la renaissance de l'idéalisme, M. Émile Boutroux fut des rares qui ne sacrifièrent pas tout à fait l'intellectuel au moral. Sans admettre toute sa critique du positivisme, particulièrement faible en ce qui concerne Auguste Comte, on doit convenir qu'il semble bien avoir ruiné pour longtemps ce déterminisme brutal d'après lequel, selon sa propre expression, « tout ce qui arrive est géométriquement nécessaire. » Cette géométrie spinoziste opprimait la pensée de Taine. M. Boutroux a contribué très fortement à en libérer les jeunes générations. »

Malgré ce que paraît laisser entendre une rédaction hâtive, M. Charles Maurras n'a pu attribuer à Comte, qu'il connaît trop bien, « ce déterminisme brutal ».

C'est seulement faute de l'approfondir qu'on peut imputer au positivisme des tendances au fatalisme. Par le départ du statique et du dynamique, du théorique et du pratique, du spirituel et du temporel, Comte se borne à délimiter les provinces du modifiable. Par là, il rend tous nos efforts plus efficaces et donc nous engage à intervenir. C'est d'ailleurs ce qu'avait bien marqué Boutroux (*Science et religion*, p. 45-46, 50) :

« La statique étudie le *consensus* ou organisme social dans ses rapports avec ses conditions d'existence, et fait la théorie de l'ordre,

La dynamique réduit en loi le phénomène humain par excellence, le progrès.

« Allant de l'ensemble aux détails, la dynamique sociale déterminera tout d'abord le progrès général de l'humanité. Elle emploiera, dans cette vue, un mode d'observation approprié : l'étude de l'histoire générale. Cette étude prend pour objet les faits humains collectifs, les seuls qui soient observables du dehors, les seuls qui soient des faits, au sens précis du mot ; et de la considération de ces faits, elle dégage les traits généraux qui caractérisent les différentes époques...

« Aug. Comte, à cet égard, ne raisonne pas seulement en théoricien. Il estime avoir découvert, dans ce qu'il appelle la loi des trois états, à savoir dans la succession nécessaire de l'état théologique, de l'état métaphysique et de l'état positif, la loi fondamentale du progrès humain ; et dès lors il conclut *ab actu ad posse*.

« Mais le positivisme ne cherche le réel que pour atteindre l'utile...

« La relativité dont la critique philosophique a frappé la connaissance humaine sera d'ailleurs maintenue, *non en ce sens, négatif et oiseux, qu'un phénomène est conditionné par un autre phénomène*, mais en ce sens positif que toute connaissance est relative à l'homme, n'a de signification que comme instrument, direct ou éloigné, de son perfectionnement. »

Après avoir cité un article de M. Lucien Corpechot sur Boutroux qui fut « un savant d'une probité exemplaire, un philosophe d'une lucidité parfaite, un bon citoyen et un honnête homme », M. Robert Havard de la Montagne, quoique catholique militant, fait observer dans l'*Action française* du 25 novembre.

« Émile Boutroux a montré que la science ne méconnaît point les réalités du monde, comme l'en accusaient ses détracteurs, mais qu'elle ne les épuise pas et « qu'il y a des phénomènes d'une qualité telle que les réduire à des lois mathématiques, physiques et biologiques ce serait les supprimer ». Cela est vrai ; mais, si des métaphysiciens monistes ou des savants trop spécialisés rêvaient de cette réduction absurde, il n'est pas moins vrai qu'elle était déjà interdite par Auguste Comte. »

Nous devons nous borner. Mais, à notre connaissance, il n'y a pas un article consacré à Émile Boutroux où le nom de Comte ne soit rappelé. Et l'on conviendra qu'il n'était guère possible de l'éviter.

Les positivistes s'associent de tout cœur à l'hommage unanime qui a été rendu au noble intellectuel que fut Émile Boutroux.

#### LA BIOLOGIE D'APRÈS AUGUSTE COMTE.

Un certain nombre de savants, physiciens, chimistes, médecins tendent à faire rentrer la morale dans la sociologie, celle-ci dans la biologie, et à considérer la vie elle-même comme la simple résultante de processus physico-chimiques : ils réduisent le mécanisme des phénomènes vitaux les plus complexes aux seules lois des phénomènes inorganiques. Les grandes découvertes faites depuis un siècle en physique et en chimie et le développement prodigieux de ces sciences relativement à la stagnation des sciences biologiques contribuent beaucoup à ce que des savants spéciaux s'exagèrent l'importance des sciences qui sont les objets de leur étude et qui ont si bien répondu à la curiosité des chercheurs.

Depuis la mort d'Auguste Comte, c'est-à-dire depuis 1857, la chimie organique d'abord a ouvert aux recherches scientifiques son champ immense ; puis, par la bactériologie, comme l'écrivait ces jours derniers le D<sup>r</sup> Hillemand, Pasteur a renouvelé la médecine, en partant de la physique et de la chimie.

C'est également en partant de la physique qu'on a créé la radiologie en découvrant les divers rayons de lumière invisible qui s'étendent du violet jusqu'aux rayons gamma du radium et qui se différencient de la lumière visible par des vibrations de plus en plus rapides et une longueur d'onde de plus en plus courte.

Enfin la biochimie a donné tout à fait à ses adeptes la confiance qu'ils tenaient les secrets de la vie. A ces découvertes si importantes et si fécondes, si l'on ajoute la conception astronomique que le soleil, aujourd'hui affaibli, a pu et dû autrefois émettre des rayons qui étaient capables de créer la vie, on ne s'étonnera pas des succès des théories physico-chimiques auprès de savants sérieux, parallèlement à la vague de spiritualisme, et même de spiritisme, par laquelle, d'autre part, se laisse emporter un public assez nombreux.

Il est certain que ces conceptions sont différentes de celles d'Auguste Comte. Le positivisme, en effet, n'est pas plus

matérialiste qu'il n'est spiritualiste. Il rejette ces deux explications de l'univers comme de vaines tentatives pour rechercher les causes premières.

Comte allait jusqu'à blâmer Laplace de son hypothèse sur la formation du monde solaire, et c'est pourquoi le nom de Laplace ne figure pas dans le calendrier commémoratif. D'autre part, Comte admet bien avec Cabanis la dépendance du mental par rapport au physique, mais en même temps il établit une différence nette entre les sciences mécaniques et la biologie.

M. Georges Dwelshauwers a écrit à ce sujet les pages suivantes :

« Partisan convaincu du vitalisme, Comte nie que les phénomènes vitaux puissent s'expliquer par des lois physiques et chimiques; et, s'il est indispensable de connaître ces lois pour analyser les aspects mécaniques des phénomènes vitaux, ceux-ci cependant n'existent et ne se maintiennent que par une forme supérieure d'existence. »

Comte n'explique pas le supérieur par l'inférieur, mais l'inférieur par le supérieur.

« Pour arriver à une conception explicative et scientifique de la vie mentale, il faut, suivant Comte, l'étudier soit dans ses rapports à l'organisme, soit dans ses rapports à la vie sociale. Dans le premier cas, l'activité mentale se décompose en fonctions distinctes, psycho-physiologiques, localisées dans le cerveau, et relève des lois de la biologie.

« Dans le second cas, elle est déterminée par une activité fonctionnelle supérieure qui la constitue et l'explique : c'est l'Humanité.

« Comte a approfondi les rapports de la vie mentale à la biologie, ou, pour parler plus exactement, les lois biologiques qu'il a formulées au 3<sup>e</sup> volume du *Cours de philosophie positive* s'appliquant aux phénomènes psychologiques. Pour lui, les phénomènes biologiques ne se réduisent pas à des phénomènes mécaniques. En biologie et en sociologie, le vieil adage qui conseille de passer du simple au composé n'a pas de valeur, car ici l'ensemble est mieux connu que les parties, et c'est l'ensemble seul qui permet de comprendre ce que valent les parties. Dans les sciences inorganiques, par contre, la solidarité entre les parties d'un ensemble est peu prononcée. La biologie est donc synthétique.

« Consensus vital, harmonie, sont pour elle des notions directrices...

« Il faut, selon Comte, étudier l'être vivant dans ses rapports avec le milieu, comme le tente Cabanis pour l'homme ; il faut ensuite déterminer les relations des organes avec les fonctions, en s'inspirant des notions de synergie et d'équilibre. Les méthodes à suivre sont :

« Le procédé expérimental qui consiste à faire varier le milieu extérieur et à constater les variations qui en résultent dans l'être vivant ; la méthode pathologique qui, par l'étude des maladies et des anomalies, permet de définir les types normaux ;

« La méthode comparative qui doit commencer par l'homme, lui comparer des types de moins en moins complexes, puis remonter graduellement jusqu'à lui, afin de reconstituer la série ; la comparaison des différents états par lesquels passe un organisme supérieur, de son origine à sa destruction, permet d'envisager en raccourci l'ensemble des organismes qui composent la hiérarchie biologique. Cette idée, clairement exposée dans le *Cours* (p. 282-283 du tome III) enlève à Haeckel la priorité d'une doctrine qu'on lui a généralement attribuée. Mentionnons aussi les méthodes anatomique et histologique dont Comte ne méconnaissait pas l'importance.

« Cela établi, quelles sont les lois qui permettent de déterminer la hiérarchie biologique, c'est-à-dire l'ordre dans lequel il convient de classer les êtres vivants, en tenant compte de leurs organes et de leurs fonctions ? Le *Cours* en formule trois :

« 1<sup>o</sup> La série des espèces animales offre une complication croissante en diversité, multiplicité et spécialisation des éléments anatomiques et des organes.

« 2<sup>o</sup> Dynamiquement, cette complication correspond à une différenciation croissante des fonctions.

« 3<sup>o</sup> A mesure qu'il y a plus d'organes et de fonctions, l'être vivant est plus modifiable et exerce plus d'action sur le monde extérieur.

« On peut, d'après ces lois, constater ce que Herbert Spencer doit à Comte, et reconnaître l'originalité du penseur français.

« Chaque organisme vivant constitue un tout, ou plus exactement un *consensus* ou équilibre de fonctions ; cela consiste en une sympathie et une synergie des fonctions et des systèmes de fonctions qui composent l'organisme.

« Comte recourt à cette conception pour expliquer le moi que les spiritualistes rapportent à une âme. Le moi n'est pour Comte que le sentiment de l'harmonie des fonctions organiques ; l'unité

mentale résulte du bon équilibre de ces fonctions : thèse dont on pourrait chercher l'illustration dans *les Maladies de la personnalité* de Ribot.

« Outre les lois organiques, Comte essaie de formuler les lois de la vie animale, lois qui intéressent la psychologie aussi bien que la biologie : elles ont leur origine dans la distinction de Bichat entre vie organique et vie animale, et dans les caractères que cet auteur reconnaît à la vie animale. Ces lois sont :

« 1° La loi d'intermittence :

« les fonctions de la vie animale ne sont pas continues comme les fonctions purement organiques, mais passent par des alternatives d'action et de repos ;

« 2° la loi d'habitude qui consiste à reprendre spontanément des séries d'actes, et de laquelle, dans les espèces sociables, procède l'imitation ;

« 3° la loi de perfectionnement qui dérive de la précédente.

« Les phénomènes de sensibilité et d'irritabilité attribués à l'être vivant ne sont donc pas dirigés par des causes mécaniques, mais par les besoins généraux de la vie organique (1). »

#### A. COMTE ET LA PSYCHOLOGIE

Ceux qui jugent le positivisme — sans le connaître d'ailleurs — ne manquent jamais d'assurer que Comte était étranger à toute psychologie. Notons donc ce témoignage de M. le D<sup>r</sup> Georges Dumas, au cours d'une étude sur « l'expression des émotions » (*Revue philosophique* de janvier-février, p. 56) :

« Nous avons associé au contraire, une fois de plus, l'explication sociale à l'explication physiologique que nous croyons fécondes par elles-mêmes et par leur association. Peut-être n'est-il pas inutile de remarquer qu'en agissant de la sorte, c'est à la pensée d'Auguste Comte et à la direction inaugurée par lui dans l'explication des phénomènes physiologiques que nous restons fidèle. »

#### LA NAISSANCE D'UN CULTE.

M. Lucien Corpechot nous rapporte la conversation de deux philosophes de l'école positiviste, « sous l'Arc de triomphe », auprès des restes sacrés du poilu inconnu. Il

(1) Georges DWELSHAUVERS, *La psychologie française contemporaine*, p. 51 et seq.

note l'attitude des passants, des pèlerins venant de tous les coins de la France.... Le moment lui semble propice pour la naissance d'un culte positif. Peut-être s'élabore-t-il là.

« Le travail scientifique, poussé dans un sens unique, comme il l'a été depuis vingt ans, par des cerveaux trop spécialisés, finit par devenir une véritable galerie de taupe. Il y fait si sombre que, dès que l'esprit en sort, il clignote ébloui et prêt à toutes les crédulités. »

En effet, nous voyons trop souvent nos scientifiques rétrograder au spiritisme primitif, parfois en le dissimulant sous le nom de « recherches psychiques », et suivre les funestes chimères des idéologies démocratiques.

« — Le dévouement des hommes à une idée, ou à un être, ou à un sentiment, est toujours une religion. Cette religion ainsi née reste vraie tant qu'elle remplit un rôle d'utilité sociale. L'utilité du culte voué à la patrie était évidente pendant la guerre, combien de temps cette utilité restera-t-elle visible à tous les yeux ?

« — Pour nous autres philosophes positivistes, qui ne saurions nous dissimuler l'impuissance de la raison à engendrer des mobiles ou des fins pour toute action terrestre, la bienfaisance d'une telle croyance dépasse infiniment le moment où la nécessité a présidé à sa naissance. Songez, mon ami, que le sort a forgé lui-même cette exaltation religieuse à laquelle aspirait notre maître Auguste Comte comme fin de la sagesse et de la philosophie. Voilà tout formé ce culte « des purs et nobles souvenirs » qu'il voulait instaurer, « ce culte d'amour et de reconnaissance », dont il disait « qu'il ne pourrait jamais cesser de nous soulager et surtout de nous améliorer ». « Plus qu'un autre régime, ajoutait-il, le positivisme tend à développer le culte des souvenirs personnels et sociaux, en les systématisant mieux et davantage ». De sorte que le grand courant de positivisme qui a plus ou moins touché tous les esprits depuis un siècle, contribuerait pour les âmes d'élite à faire vivre cette religion.

« Quant aux autres, admettez que le mort qui dort sous cette pierre a légué à la collectivité française, sauvée par lui, un tel capital d'honneur, une source si abondante d'émotions, qu'il n'est pas prêt d'être oublié ! La foule trouvera en venant fleurir ce sol sacré, en venant méditer sur cette tombe, des excitations, des encouragements tels qu'elle ne cessera d'accourir pour y puiser ce réconfort. Des légendes se créeront ! Elles enrichiront le folklore dont nous avons reconnu l'importance. Le peuple français aura des raisons

d'orgueil, des raisons d'amour, des raisons d'intérêt, à s'identifier de plus en plus avec ce héros anonyme.

« Cette dévotion salutaire se développera dans certains cœurs au point de devenir une force agissante. »

Le culte nouveau ralliera même les catholiques.

« Dans notre conversation, nous avons laissé confondre la France et le combattant. Dans mon esprit, comme dans le vôtre, cher Eudoxe, nous faisons pourtant une différence, la même que celle établie par les évêques entre Dieu et les saints, — la même que faisait Pythagore quand il enseignait qu'il faut reconnaître et servir les dieux de telle manière que l'on ait bien soin de les distinguer du dieu suprême « qui est leur auteur et leur père ». Les initiés ont souci de cette distinction. Mais la foule ? Dans la religion de la France qui semble prendre corps sous l'Arc de triomphe, nous distinguons la pensée de la patrie, de notre reconnaissance, de notre gratitude envers son héroïque serviteur. Le vulgaire qui vient en pèlerinage ici ne fait pas de différence. Les fidèles n'examinent pas : ils sentent ! Le culte de la patrie, le culte des héros, le culte des morts, tout cela ne fait qu'un dans un cœur d'où s'élève l'acte de foi qui le remplit d'espoir et de consolation !

« Évidemment, associer tous ces élans avec une religion révélée, comporte pour un dialecticien quelques difficultés, mais quel système en est exempt ?

« — Au plus beau temps du culte de Rome par elle-même, les Romains conservèrent le sentiment d'une cause suprême ! Ils plaçaient les héros et les empereurs au rang des dieux, c'est-à-dire des bienheureux. Mais ils n'ont jamais regardé Claude, Tibère ou Caligula, comme les créateurs du Ciel et de la Terre. Le culte du combattant, la religion de la patrie ne peuvent porter ombrage aux serviteurs clairvoyants de l'Être suprême !

« Pour moi, je fais profession de positivisme mais non de rationalisme ! Je vous avoue mon goût pour tout ce qui est mystique, c'est-à-dire capable de sensibilité, voire même de sensualité, ma prédilection pour tout ce qui peut être une source d'exaltation et d'action !

« Enfin, j'ai toujours observé que l'Église catholique, chaque fois qu'elle s'est trouvée en présence d'une force utilisable, a préféré la capter à son profit plutôt que de la détruire. »

C'est ce que feront aussi les positivistes. Le culte de la patrie est, d'après Comte, une partie du culte de l'Humanité. Il gagne en profondeur ce qu'il perd en surface. C'est dire

qu'il est plus susceptible d'exaltation efficace. M. Corpechot a bien raison de penser que ce haut nationalisme est du positivisme senti et compris. « Nul n'a mieux apprécié que moi, a dit Comte, le principal danger des utopies actuelles, qui, rétrogradant vers le type antique par une folle ardeur de progrès, s'accordent à prescrire au cœur humain de s'élever, sans aucune transition, de sa personnalité primitive à une bienveillance directement universelle, dès lors dégénérée en une vague et stérile philanthropie, trop souvent perturbatrice. »

#### UTOPIE POSITIVE.

De M. Léon Arnoult, dans la *Revue contemporaine* de janvier, extrait d'un article sur « les cultuels de l'idéal » :

« Selon Auguste Comte, la qualification d'idée positive ne peut convenir à une utopie qui, tout en se confondant « avec notre idéalité esthétique et sociale », ne se subordonnerait pas à l'ordre universel, c'est-à-dire à l'immutabilité des lois du monde.

« Il existe des utopies persévéramment poursuivies que nous trouvons indispensables à nos besoins d'idéalité. C'est ainsi que l'absolue prépondérance de l'altruisme sur l'égoïsme, de la sociabilité sur la personnalité est une utopie d'où découle la grande pensée initiale des fondateurs de religion : l'amour de l'humanité individuel et collectif, qui est bien l'état d'âme le plus élevé qu'il nous soit donné d'atteindre. En effet, dire aux hommes : aimez-vous les uns les autres ; ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas que l'on fasse à vous même, sont des préceptes empreints de la plus grande beauté morale, en admettant même que cette perfection ne se réalise jamais dans l'exercice de la vie des êtres humains, « tel que le passé l'indique à l'avenir ».

« Une autre grande utopie est la représentation de la famille humaine « comme issue d'une mère sans époux ». C'est l'utopie de la maternité virginale liée finalement, par Auguste Comte, à celle de l'absolue prépondérance, en nos âmes et sur notre Terre, « de l'altruisme sur l'égoïsme ». Tant que la maternité reste incompatible, disait-il, avec la pureté « on ne peut instituer le culte du sexe aimant » utopiquement conçu comme absolu. C'est pourquoi la foi, la morale accueillent la belle fiction où l'idéalité supplée aux imperfections de la réalité. »

### L'ART POUR L'ART.

*Les Amitiés foréziennes et vellaves* sont une nouvelle revue qui est sinon toute positiviste, à tout le moins animée d'un clair esprit positif. D'abord par ce fait qu'elle est régionaliste. Dans le n° 2, A. Comte est cité plusieurs fois. Notamment par M. L. M. qui défend le bon sens en s'élevant avec M. Henri Ghéon, contre la niaiserie de l'art pour l'art :

« On a pu déplorer que l'art ait perdu son caractère populaire à la fin du moyen âge. Du moins, si l'art s'était réfugié dans une élite, il avait conservé son rôle de guide ; qu'il y renonce, il s'appauvrira chaque jour davantage.

« Il convient de poursuivre énergiquement une confusion qui émasculerait rapidement l'art. L'art se réalise dans le jeu d'une pensée libre et avertie ; il puise son inspiration dans la sensation et le sentiment ; son objet n'est-il pas avant tout l'homme, l'homme vivant dans la nature et en société ? il trouve son mobile secret dans son action sur la vie sociale. L'élite se sauvera, et sauvera l'art, en prenant conscience de son rôle et de ses devoirs.

« Auguste Comte a fourni là une formule pleine de sens : « Agir par affection et penser pour agir ». Ce n'est point trahir la pensée de Ghéon que de lui fournir cette conclusion. Il ne nous déplaît pas de découvrir cet accord entre le fondateur du positivisme et l'écrivain catholique. »

---

RENDUE aussi poétique que philosophique, la synthèse positive doit toujours subordonner le dogme au culte, sans en altérer la juste indépendance. On ne peut instituer l'harmonie normale des trois éléments religieux qu'en destinant la contemplation à systématiser l'affection et l'action. Sous cet aspect, il suffit, pour la réalité des théories positives, que l'ordre des conceptions y devienne toujours conforme à celui des événements. Alors commencent à prévaloir les motifs d'utilité, surtout morale, qui doivent compléter l'institution des pensées humaines. L'idéal vient se combiner avec le réel pour consolider la synthèse en développant la sympathie.

*Auguste Comte*

## CONTROVERSE ET DISPUTES

---

### « AUGUSTE COMTE N'EST PAS DURKHEIMIEN ».

M. F. Pécaut, inspecteur général de l'enseignement public, s'est donné la mission de faire passer le confus et abstrus métaphysicien Durkheim pour le continuateur d'Auguste Comte.

M. F. Pécaut irait volontiers jusqu'à soutenir que si Durkheim ne doit rien à Comte, — ce qui ne laisse point d'être étrange pour un continuateur, — Comte doit tout à Durkheim. Malheureusement, Comte n'a pu comprendre la pensée de ce haut génie d'Université. Et c'est le scandale du mandarinat : « **Comte n'est pas durkheimien** ».

Oui, cela est imprimé — pour notre ébaudissement et celui des générations futures — dans *la Revue de métaphysique et de morale* de décembre 1921, page 642. Cela n'est pas moins énorme que l'interdiction faite jadis par le vieux Paul Janet à M. Alfred Espinas, ayant à soutenir une thèse, d'y citer le nom de Comte.

Pauvre Durkheim ! il s'éteignait comme toutes les gloires de Sorbonne, on l'oubliait, on le lisait de moins en moins, et voici qu'on nous veut l'imposer comme le Grand Penseur, « Surtout, pas de zèle », dirait son ombre, si elle pouvait avoir l'esprit du prince de Bénévent. Avertissons M. Pécaut que sa campagne pourrait bien, en effet, rendre fameux le nom de Durkheim, non comme Grand Penseur mais plutôt à la façon du Grand Pan-su, le père Ubu.

Nous nous proposons de reproduire des passages intéressants et de discuter sérieusement certains points de cette étude sur « Auguste Comte et Durkheim » qui méritent l'attention ; mais ce « Comte n'est pas durkheimien » nous obsède, et un rire inextinguible nous secoue. C'est trop... Courteline est détrôné. C'est M. F. Pécaut qui détient désormais le sceptre de prince des auteurs gais.

### LE NOM QU'ON TAIT.

Dans un de ses lucides articles sur la politique étrangère, M. Jacques Bainville écrit (*Liberté* du 17 janvier) :

« Sa méthode, (celle de M. R. Poincaré), si nous nous en rapportons à ses plus récents écrits, pourrait tenir dans la formule fameuse : « Conciliant en fait, inflexible en principe ».

Mais pourquoi ne pas dire que cette « formule fameuse » est d'Auguste Comte ?

### JOURNAUX PERLIERS.

De l'*Express du Midi* du 3 janvier, dans un article sur les « Almanachs nouveaux », par Louis Maisonneuve, cette perle à enchâsser :

« D'autres reprennent un projet renouvelé du fameux Calendrier positiviste de A. Comte, *non certes qu'ils osent nous proposer de remplacer le Dimanche par le Décadi et d'ornez les jours du mois par des noms de bêtes et de légumes*, mais parce qu'ils nous offrent treize mois de vingt-huit jours. »

Puisque M. Maisonneuve nous apprend que Comte a donné des noms de bêtes et de légumes aux jours de son calendrier, nous proposons de remplacer celui du serin, de l'âne ou de la moule — au choix — par celui de ce journaliste érudit et ingénieux. Et s'il est végétarien, nous irions jusqu'à lui consacrer un légume : poireau, par exemple.

---

LA sociabilité naissante s'étend de la famille à la patrie, puis de la patrie à l'Humanité, chaque forme plus large d'union modifiant la précédente sans la détruire.

*Auguste Comte*

## LE MOUVEMENT POSITIVISTE

---

### APPEL AUX POSITIVISTES.

*L'Exécution testamentaire d'Auguste Comte* vient d'adresser un Appel aux positivistes pour leur demander de l'aider à accomplir la mission qu'elle a assumée : « 1° La conservation de l'héritage sacré; 2° la réédition constante des ouvrages du Maître; 3° la réalisation de tous ses vœux testamentaires ».

Soit : « La conservation de l'appartement d'Auguste Comte, de son mobilier, de ses archives; le classement de ces archives et la publication éventuelle, totale ou partielle; la réimpression continue des œuvres de Comte et leur diffusion dans le public, etc. ».

Simple observation en passant concernant la rédaction de cet Appel : l'abus des majuscules qui ne sauraient donner aux mots plus de sens qu'ils n'en comportent n'a rien de positiviste.

A titre documentaire, nous reproduisons la « composition de l'exécution testamentaire d'Auguste Comte, depuis sa fondation jusqu'à ce jour par ordre de sièges ».

*Titulaires nommés dans le Testament suivis de leurs successeurs.*  
(avec indication de leur date de nomination).

MM.

1. Audiffrent — (1910) C<sup>te</sup> Léon de Montesquiou — (1920) Otto Baier.
2. De Capellen — (1859) D<sup>r</sup> R. Congrève — (1899) Westbrook — (1920) Aug. Aragon.
3. W. de Constant — (1862) H. D. Hutton — (1908) Jules Raty.
4. Deullin — (1897) Léon Kun — (1911) Éloi Pépin — (1920) Aug. Gouge.
5. Don José Florez — (1900) Luis Lagarrigue.
6. D<sup>r</sup> Edouard Foley — (1902) P. Ritti.
7. Hadéry — (1884) D<sup>r</sup> Delbet — (1910) Georges Deherme.
8. Laffitte — (Siège réservé jusqu'à ce jour).

9. Lonchamppt — (1891) C. Monier — (1919) P. Edger.
10. Magnin — (1884) Fili — (1896) Alfred Dubuisson.
11. Papot — (1873) J.-B. Foucart — (1899) Julien Peyroulx.
12. D<sup>r</sup> Robinet — (1900) Antoine Baumann.
13. C<sup>te</sup> de Stirum — (1873) J.-H. Bridges — (1908) J. Féliciano de Oliveira.

Les souscriptions doivent être envoyées à M. Paul Edger, secrétaire-trésorier de l'Exécution testamentaire, 22, rue Servandoni, Paris, VI.

A ce sujet, un de nos amis de province nous écrit :

« Pourquoi l'Exécution testamentaire ne centraliserait-elle pas toutes les souscriptions? A son gré chacun adresserait sa souscription au trésorier de l'E. T., en spécifiant qu'au delà de telle somme le surplus irait à telle œuvre particulière de son choix, ou encore en indiquant que la somme totale devrait être partagée également entre l'Exécution testamentaire et le *Groupe Auguste-Comte* par exemple. Pourquoi encore, pour presser le mouvement et pour simplifier, ne chercheriez-vous pas à établir des contributions volontaires mensuelles? Le trésorier prendrait un compte-courant postal. Une fois pour toutes, vos adhérents indiqueraient que leurs versements devraient tous être partagés également entre l'Exécution et le *Groupe Auguste-Comte*, et s'engagerait à verser dix ou vingt francs par mois par chèque postal.

« Que pensez-vous de cette suggestion? Ne pourrait-elle pas faciliter les souscriptions? Cette obligation mensuelle pourrait être, pour beaucoup, un devoir joyeusement accepté: ils se sentiraient liés à l'œuvre commune. »

Nous ne pouvons que soumettre cette proposition aux positivistes des divers groupes. Pour notre part, nous y adhérons pleinement.

#### ÉTATS-UNIS.

Nous venons de recevoir le n° 1 du Bulletin de *The Positivist League*, fondée par notre ami Mc Quilkin de Grange, à Brooklyn. Nous lisons dans la déclaration liminaire :

« La plus importante de toutes les tentatives pour analyser l'esprit humain d'après une base positive a été celle d'Auguste Comte; c'est la plus importante parce qu'elle émane de l'esprit le plus puis-

samment synthétique de son siècle, après une préparation philosophique et scientifique tout à fait unique. »

C'est la première fois, à notre connaissance, qu'un mouvement positiviste s'organise aux États-Unis. Jusqu'ici les esprits, même les plus larges, ne parvenaient point à s'émanciper du théologisme protestant ou de la plus creuse métaphysique. Nous saluons avec émotion ce premier pas d'un grand peuple vers sa réforme intellectuelle et morale dont dépendent l'ordre social et l'ordre universel, la prospérité et la paix.

Nous remarquons aussi que Mc De Grange et ses amis n'ont pas négligé les applications du tableau cérébral de Comte aux études psychologiques, même en ce qui concerne les nouveaux aperçus, plus ou moins hasardeux, de la psychanalyse. Et c'est une réponse péremptoire à ceux qui soutiennent que Comte manque de psychologie ou que sa psychologie n'est plus à la hauteur des dernières découvertes, lesquelles consistent surtout à ramener l'étude de l'âme à la physiologie, à la chimie et même à la physique.

Voici quelques extraits de la lettre que nous écrit M. De Grange en français :

« Je présente aujourd'hui à votre jugement bienveillant le premier n° d'un Bulletin qu'un groupe de positivistes américains publiera de temps en temps. Chaque numéro sera complet et traitera d'un sujet d'actualité, autant que possible. La question de psychanalyse, à présent si discutée de nos psychologues, nous a donné l'occasion de faire une présentation de la théorie cérébrale de Comte. Probablement, le numéro qui suivra s'adressera aux étudiants de nos universités sur ce sujet : l'esprit social dans les études supérieures. Il donnera une bibliographie de Comte; et surtout il appellera l'attention sur un grand nombre de suggestions, semées si dru dans les pages de Comte et dont toutes pourront devenir ultérieurement une thèse de valeur. Peut-être trouverez-vous le temps de nous donner votre avis sur nos efforts.

« Nous avons suivi avec intérêt le mouvement du *Groupe Auguste Comte*; nous trouvons son Bulletin des plus précieux. Le progrès du positivisme est lent, mais certain; chaque geste de coopération l'avance. »

Nous croyons que le positivisme vient de prendre pied aux États-Unis et que l'initiative de ce petit groupe de Brooklyn est un grand événement.

## BIBLIOGRAPHIE POSITIVISTE

---

### I. — Ouvrages positivistes ou intéressant directement le positivisme.

A. BOLL. — *La science et l'esprit positif*, in-16°, 9 fr. Alcan, éd.

### II. — Ouvrages de critique ou de culture générale.

- DR ACHALME. — *Les édifices physico-chimiques. L'atome. Sa structure sa forme*, in-8°, 244 p., 15 fr. Payot, éd.
- HENRY ARAGON. — *Les lois somptuaires en France. Le luxe sous les rois de France*, in-16°, 80 p., Barrière, éd.
- JULES D'AURIAC. — *Napoléon raconté par lui-même*, in-8°, 500 p. 8 pl., 36 fr., Chiron, éd.
- M<sup>me</sup> JULES BAROCHE. — *Second empire. Notes et souvenirs*, 668 p., 33 fr.
- M. BEAUMONT et M. BERTHELOT. — *L'Allemagne. Lendemain de guerre et de révolution*, in-18°, 7 fr. A. Colin, éd.
- HENRI BERR. — *L'histoire traditionnelle et la synthèse historique*, 7 fr. Alcan, éd.
- BINET-VALMER. — *La dernière lettre*. Recueil des dernières lettres écrites par les combattants avant de marcher à la mort, E. Flammarion, éd.
- OTTO VON BISMARCK. — *Pensées et souvenirs*, 3<sup>e</sup> vol., in-8°, 246 p. 12 fr. Maison d'Édition.
- ANDRÉ BLUM. — *Histoire générale de l'art*, in-8°, 30 fr., Quillet, éd.
- PIERRE BOUDREAUX. — *Le texte d'Aristophane et ses commentateurs*, in-8°, 212 p., de Boccard, éd.
- DR M. BUTLER. — *L'état actuel des esprits aux États-Unis*, in-16°, 20 p., 1 fr., Imp. nationale.
- C. BOUGLÉ. — *Leçon de sociologie sur l'évolution des valeurs*, in-8°, 7 fr., A. Colin, éd.
- CARRÉ DE MALBERG. — *Contribution à la théorie générale de l'État*, t. II, in-8°, 50 fr.
- J. DELAHAYE. — *La reprise des relations diplomatiques avec le Vatican*, in-16°, 6 fr. 50, Plon, éd.
- ANDRÉ DUBOSCQ. — *L'évolution de la Chine, Politique et tendances, 1911-1921*, in-16°, 9 fr. Bossard, éd.
- ED. GOBLOT. — *Le Système des sciences*, in-18°, 7 fr. A. Colin, éd.
- ED. GANCHE. — *F. Chopin. Sa vie et ses œuvres*, in-8°, 12 fr. *Mercure de France*, éd.
- B. GEORGE-GAULIS. — *Le nationalisme turc*, in-16°, 5 fr., Plon, éd.
- EUGÈNE GUYE. — *L'évolution physico-chimique. La relativité d'Einstein dans la classification des Sciences*, in-8°, 116 p., 5 fr., Chiron, éd.
- A.-F. HÉROLD. — *La vie du Bouddha d'après les textes de l'Inde ancienne*, in-18°, 10 fr., Piazza, éd.

- W. RATHENAU. — *Le kaiser. Méditations*, 150 p., 4 fr., Agence générale de publications.  
— — *La triple révolution*, 350 p., 8 fr., Agence générale.
- W. REUSCHENBUSCH. — *La situation tragique du riche*, in-16, 4 fr. 50. Fischbacher, éd.
- J. RENAULD. — *Les idées pédagogiques de Montaigne*, in-16, 63 p., Lethielleux, éd.
- LOUIS ROUGIER. — *La matière et l'énergie*, in-8°, 123 p., 9 fr. 50, Gauthier-Villars, éd.
- A.-D. SERTILLANGES. — *La cathédrale. Sa mission spirituelle, son esthétique, son décor, sa vie*, in-4°, 120 illustrations, 25 fr., Laurens, éd.
- SAINTE THÉRÈSE. — *Commentaires sur le cantique des cantiques, et treize poèmes*, in-16, 255 p., Crès, éd.
- RENÉ DE SAUSSURE. — *La structure de la réalité*, in-16, 6 fr., Fischbacher, éd.
- JULES SAGERET. — *La religion de l'athée*, in-16, 6 fr., Payot, éd.
- ERNEST SEILLIÈRE. — *J.-J. Rousseau*, in-16, 10 fr.
- MICHEL SOURIAU. — *Notions de sociologie appliquées à la morale et à l'éducation*, 3 fr., Nathan, éd.
- P. F. THOMAS. — *L'éducation des sentiments*, in-8°, 10 fr., F. Alcan, éd.
- HECTOR TURPIN. — *Le problème international du chômage*, in-8°. 6 fr., Giard, éd.
- HENRY VIGNAUD. — *Le vrai Christophe Colomb de la légende*, in-12, 230 p., 6 fr., A. Picard, éd.
- GEORGES VALOIS. — *D'un siècle à l'autre*, in-16, 304 p., 7 fr., Nouvelle librairie nationale.
- J. VILLEY. — *Physique élémentaire et théories modernes*, in-8°, 208 p., 15 fr.
- WOODROW WILSON. — *Être humain*, in-16, 3 fr., Payot, éd.
- SIMON ZAGORSKY. — *L'évolution actuelle du bolchevisme russe*, in-8°, 6 fr. 50, éditions russes.

### III. — Périodiques.

#### ARTICLES POSITIVISTES OU TRAITANT DU POSITIVISME.

- LES AMITIÉS FORÉZIENNES ET VELLAVES. — N° 3, février. — *Georges Deherme* : La grande pitié de l'intelligence.
- LE DROIT NOUVEAU. — 25 janvier. — *Georges Deherme* : Pour différer la banqueroute. Un expédient : l'impôt sur le papier-monnaie.
- LE DÉPÊCHE de Toulouse. — 23 janvier. — *Maurice Ajam* : La position présente du positivisme.
- LA REVUE CRITIQUE DES IDÉES ET DES LIVRES. — Janvier. — *Lucien Corpechot* : Sous l'Arc de Triomphe ou la naissance d'un culte, p. 7.
- THE POSITIVIST LEAGUE. — Bulletin n° 1. Moïse 134. — *Auguste Comte's cerebral theory and psycho-analysis*, par *Mc Quilkin De Grange*. — Items of interest to positivist.

## LES LIVRES QUI FONT PENSER

---

*Pensées et Souvenirs* du prince von BISMARCK, 3<sup>e</sup> vol., in-8°, 280 p. 12 fr. Maison d'édition.

Livre chargé d'enseignements. On en conseillerait la lecture à tous nos pacifistes d'intention s'ils n'étaient ahuris par les résonances qu'ils prennent pour des raisonnements. On y voit d'abord que, dès 1886, l'Allemagne était obsédée par la guerre qui devait assurer définitivement son hégémonie. Nous savions déjà qu'il s'en fallut de peu qu'elle nous écrasât, en 1875, avant notre relèvement.

Ceux qui, selon l'expression de Comte, affectent « une vague et stérile philanthropie, trop souvent perturbatrice » ont lancé l'absurde accusation, contre le président Poincaré, d'avoir cherché la guerre. Si celui-ci était moins parlementaire et avait un peu de ce que Danton reprochait à Robespierre de n'avoir pas, il leur répondrait : « Hélas ! non, je ne l'ai pas voulue, et toute ma vie j'en traînerai le pesant remords ; car, si je l'avais voulue, étant au pouvoir, je l'eusse préparée. L'ayant préparée, nous n'aurions pas été surpris, le 2 août 1914, dans les plus mauvaises conditions, sans munitions suffisantes, sans fusils, sans artillerie lourde, etc. Et, sans doute, l'Allemagne n'eût pas osé attaquer qui aurait été prêt à se défendre par l'offensive directe. En tout cas, elle n'aurait pu nous envahir, notre pays n'aurait pas été dévasté, il n'y aurait pas eu tant de souffrances, tant de ruines, tant de deuils. »

L'homme d'État qu'était Bismarck se révèle par cette observation : « Au cours des dix-sept dernières années seulement, nous serions déjà *tombés dans le parlementarisme*, si les princes n'avaient pas tenu ferme pour l'empire, et librement, parce qu'ils sont eux-mêmes heureux de conserver les garanties que l'empire leur donne ; à plus forte raison, dans l'avenir, quand *l'auréole de 1870 aura pâli*, la sécurité de l'empire et de ses institutions monarchiques dépendra de l'union des princes. Le sentiment national est plus puissant même que le sentiment chrétien contre les démocrates, sociaux ou autres ; peut-être pas à la campagne, mais dans les villes. Je le déplore, mais je vois les choses comme elles sont. »

Ces lignes sont extraites de l'exposé du Chancelier de fer présenté au prince Guillaume qui devait devenir le sinistre Kaiser et qui,

dès lors, sollicitait une basse popularité en faisant de la démagogie socialiste. Nos bons royalistes y trouveront également une leçon de politique positive sur les inconvénients de l'hérédité dynastique. Mais rien ne vaut là-dessus la lettre qu'écrivait le père, Frédéric Guillaume, qui ne régna que trois mois, du 9 mars au 15 juin 1888. Il s'oppose à ce que son fils s'occupe de politique extérieure, « étant donné son caractère impulsif et trop enclin à la précipitation ». Et il termine en disant : « Mais en présence du manque de maturité et d'expérience de mon fils aîné, joint à un certain penchant pour la vanité et la présomption, j'ai le devoir de déclarer qu'il est vraiment *dangereux* (souligné dans le texte) de lui permettre dès maintenant de toucher aux affaires de la politique extérieure ». Il est évident que Frédéric Guillaume et Bismarck, sous le régime de l'hérédité sociocratique, n'eussent point désigné Guillaume II pour être empereur d'Allemagne. Quelques mois après l'avènement au trône de celui-ci, le vieux comte de Moltke disait : « Le jeune souverain nous en fera voir de toutes les couleurs ».

Bismarck ne semble pas avoir vu l'importance militaire d'Héligoland que l'Angleterre, parfois dupe de son mercantilisme, eut la sottise d'échanger, en 1890, contre quelques comptoirs à Zanzibar. Mais si Bismarck déplore ce traité, c'est peut-être parce qu'il n'était pas son œuvre. Les plus grands hommes d'État ont de ces vues courtes, ou de ces faiblesses.

G. D.

#### OUVRAGES REÇUS.

*Les Utopistes de l'amour*, par René DE PLANHOL, un vol. in-16, 282 p., 6 fr. 90, Garnier, éd.

L'auteur, qui a fait la guerre, avait publié précédemment *La justice aux armées*. Ce début promettait beaucoup mieux que cet ouvrage d'érudition érotique, parsemé d'inexactitudes au surplus. Notamment dans le chapitre consacré à « Auguste Comte et la religion de l'Humanité ». Il est écrit du ton badin qu'exige la clientèle des grandes revues. La négligence du vrai, de l'utile, le dédain de la pensée se donnent pour de l'élégance et prétendent à être de l'art. Rien de plus triste que cette déchéance d'une génération qui, après s'être élevée par un splendide héroïsme, finit dans le plus vil des métiers. Oui, on pouvait espérer que les écrivains qui ont fait la guerre auraient d'autres ambitions que celle d'amuser les petites madames qui affectent le bel esprit.

*Une solution au problème financier*, par le comte DE FELS, brochure in-8° de 60 p., 2 fr., éd. de *La Revue de Paris*.

Nous avons été surpris de voir proposer une solution aussi simpliste par l'auteur de l'*Essai de politique expérimentale*. Pour nous prouver qu'il vaudrait mieux que le malade fût bien portant, c'est-à-dire que le franc fût au pair, M. de Fels nous démontre aisément tous les inconvénients de la maladie, c'est-à-dire de l'inflation fiduciaire. Mais c'est là bâtir sur des nuées. Il y a le fait. Nous convenons, d'ailleurs, qu'il était nécessaire d'en faire abstraction pour imaginer cette mirifique solution, qui est de faire l'inventaire des richesses de l'État et de les mobiliser.

D'abord, nous avons de la méfiance, car nous ne saurions oublier ce que sont devenus, après inventaires et surinventaires, le milliard des congrégations et les stocks américains. Ensuite, nous savons que l'ensemble de notre Dette dépasse l'ensemble de notre avoir national, y compris les biens de l'État. Le franc au pair ! réclame M. de Fels : c'est vouloir la banqueroute immédiate.

Il n'en restera pas moins vrai qu'avec des solutions de ce genre, qui flattent les préjugés et nourrissent les illusions du grand public, on passe pour être un esprit pratique. Les « chimériques », ce sont ceux qui présentent le spécifique amer qui guérit. Et s'ils n'avaient pas vraiment la préoccupation dominante du salut public, ils le seraient à tout le moins pour eux-mêmes. Notre A. Comte en fut. Les grands réalistes, ceux qui restaurent, ceux qui régénèrent, ceux qui fondent, — et qui n'ont aucune chance de succès personnel, — ce sont les chimériques de ce genre, les chimériques pour eux-mêmes.

---

## L'INTERMÉDIAIRE

---

(D. : Demande. — R. : Réponse.)

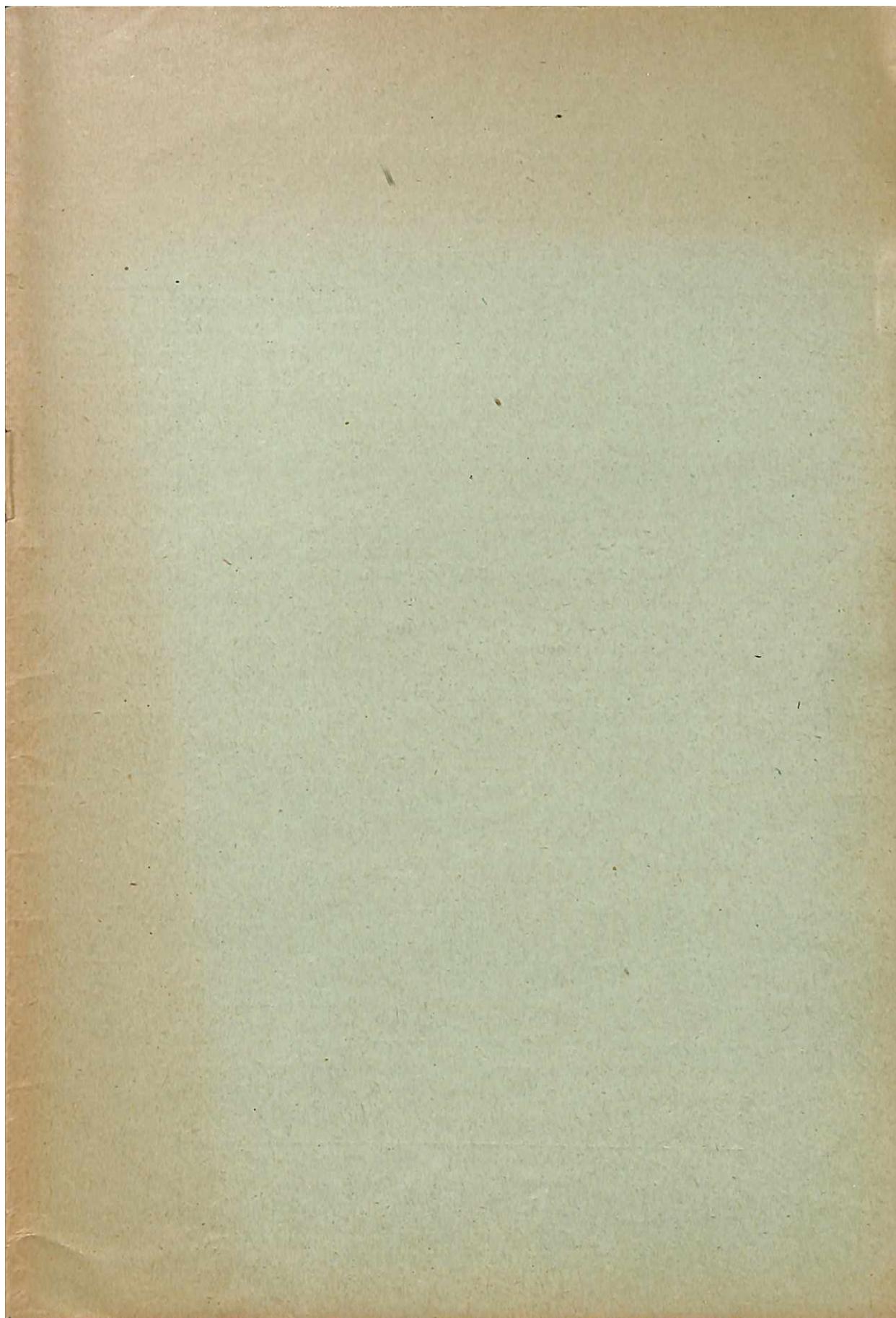
D. 8. — On achèterait : 1° deux exemplaires des deux volumes des *Grands types de l'humanité*, par Pierre Laffitte; 2° *Cours de Philosophie première*, t. 1, par Pierre Laffitte; 3° *Du cerveau et de l'innervation*, par G. Audiffrent.

---

L'Administrateur-Gérant : ALFRED DUBUISSON.

---

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.



# LIBRAIRIE-BIBLIOTHÈQUE

## AUGUSTE-COMTE

---

Nous avons dit dans notre déclaration initiale : « Ce sera une *Librairie-Bibliothèque de choix*. Nous n'offrirons que le meilleur. Aucun souci commercial ne nous portera à répandre la peste, c'est-à-dire les livres qu'au sens national, social, moral et humain, auquel nous nous tenons, nous jugeons imbéciles, anarchiques, dépravants et donc pernicieux. »

Ainsi, non seulement les positivistes, mais tous ceux qui s'inquiètent du débordement de boue, d'insanités et de barbarie qui asphyxie et menace de submerger la claire et haute intelligence française, *tous les bons citoyens se feront un devoir d'aider cette entreprise de régénération intellectuelle et morale en nous réservant leurs achats et leurs commandes de librairie, d'abonnements aux Journaux et Revues, etc.*

De notre côté, nous nous efforcerons de les servir rapidement et à leur entière satisfaction.

Notre *Bibliothèque de lecture sur place* est ouverte au public de 10 à 12 heures, de 14 à 18 heures et de 20 à 22 heures, tous les jours ouvrables, et le dimanche, de 9 h. à midi. *Nous recevrons avec reconnaissance les ouvrages utiles à répandre* qu'on voudra bien nous offrir.

---

GEORGES DEHERME

---

AUX JEUNES GENS

---

**Un Maître : Auguste Comte**  
**Une Direction : Le Positivisme**

Un volume in-16, de 160 pages..... 5 fr.

(Envoi franco sur demande accompagnée d'un mandat ou chèque de 5 fr. à la Librairie-Bibliothèque Auguste-Comte, 16, rue Saint-Séverin, PARIS.)